

Je suis allé sur les Champs samedi soir.

Je suis allé sur les Champs samedi soir, Le Figaro annonçait qu'on n'avait pas vu de barricades depuis 68 dans Paris, Castaner que l'ultradroite était à la manœuvre, j'ai voulu m'en rendre compte par moi-même, ce n'est après tout qu'à une poignée de stations de chez moi.

Je suis descendu au métro Ternes vers 17h30 (la station Etoile étant, et pour cause, « fermée au public ») pour suivre les Champs par le nord et finir à Saint-Lazare vers 20h. C'est l'heure où les poussettes et les dames aux cheveux blancs ont quitté la manifestation et où restent les derniers irréductibles, ceux qui veulent y passer la nuit. Et il faisait déjà nuit.

Dès les quais de la station, je suis accueilli par cette si reconnaissable odeur de lacrymo. En fait, je l'avais déjà repérée dès celle d'avant lorsque les portes s'étaient ouvertes... C'est dire combien la Ville a été copieusement arrosée...

De là, je suis remontée vers l'Etoile croisant quelques gilets jaunes qui s'en allaient, ils avaient un train à prendre, je leur ai indiqué la station de métro. Arrivant en vue de la place, deux détonations se font entendre, précédant de peu le gaz poivré qui irrite la gorge et fait pleurer les yeux. Je prends une rue de traverse, commençant de cette façon ce périple entre manifestants et forces dites de l'ordre. Entre les Champs totalement gazées, enfumées, criblées de barricades abandonnées, de jardinières de restaurant calcinées, et les arrières où ont lieu des « affrontements ».

J'ai ainsi effectivement vu des barricades, des dizaines de barricades. La plupart faites de ces barrières vertes posées sur leurs plots de béton qui protègent habituellement les chantiers. Quand ce n'est avec une cabane de chantier. Du feu pour agrémenter certaines. Avec tout ce qui traîne à portée de main, bois, sacs poubelle, poubelles, scooter et trottinette en libre-service. La plupart du temps, des gilets jaunes se tiennent, à proximité, en petits groupes épars. Des individus que, dans leur grande majorité, je n'aurais pas été surpris de croiser dans un cortège CGT.

La plus belle d'entre elles est au carrefour Lord Byron-Washington, à proximité d'un immeuble en rénovation. Elle barre la rue, elle s'élève sur près d'un mètre cinquante, constituée des matériaux de chantier, dont une énorme

poutrelle IPN tirée jusque-là et barrant toute la chaussée. Mais étrangement, personne, pas un gilet jaune pour la défendre, pas un flic pour la reprendre, superbement ignorée, sauf par les badauds qui en font des photos.

En allant de ci, de là, j'échange avec quelques manifestants qui me parlent spontanément, sans chercher à savoir qui je suis, d'où je viens, visiblement heureux qu'on s'intéresse tout simplement à eux. Un intérimaire de Picardie, un agent d'Air France, un chef d'entreprise, une femme de 45 ans environ vivant à Paris dans une chambre de bonne de 9m², et d'autres qui ne sont pas présentés...

J'ai perçu beaucoup de ressenti. Les syndicats ne s'occupent pas de nous, ils prennent les ordres d'en haut, et en haut « il y a de la connivence ». Un proche de la mitterrandie a brisé ma carrière. Honnis soient les anciens chefs de 68, eux qui ont viré leur cuti. Novembre 68, ce n'est pas pareil, là, c'est le peuple qui parle. BFM est conspuée, aux ordres du pouvoir, qu'ils suivent pourtant avec leur portable, pour mieux voir la différence entre ce que dit la chaîne et ce qu'ils vivent.

J'ai entendu le capitalisme désigné comme coupable, vu un regard s'enflammer en évoquant les zadistes de Notre-Dame-Des-Landes... mais entendu aussi plus loin que la solution, c'est Marine, complétée par un « il faut fermer la porte aux immigrés ». À cause du chômage qu'ils n'arrivent pas à diminuer. Mais lorsque je fais valoir que personne ne cherche à faire baisser le chômage, qu'au contraire celui-ci permet de réduire les gens au silence, j'« entends » un blanc plein de surprise, ils n'avaient pas envisagé les choses sous cet aspect. Pour ceux-là, c'est Macron qui a le pouvoir, tous les pouvoirs.

A Saint-Philippe-du-Roule, il y a un point de fixation. Du feu sur la place, la rue La Boétie, côté Champs-Élysées, barrée, et les CRS au bout. Les gilets jaunes bougent en plusieurs groupes mobiles. Au même moment, la messe se donne à l'intérieur de l'Église, et près de là, les lieux d'opulence se pavent dans leur vitrine, magasins, hôtels et restaurants de luxe. Un adolescent affalé dans un sofa rigole en regardant son smartphone, un gardien en gilet orange fait son tour de garde dans le hall d'accueil toutes lumières allumées d'un quelconque siège d'entreprise, pendant que des gilets jaunes passent dans la rue. Sans un échange entre eux, sans un regard, les deux mondes s'ignorant avec superbe.

Une femme seule sur le trottoir éclate presque en sanglots en criant de toutes ses forces : « je gagne 1500€ et ils nous prennent pour des casseurs ! ».

Quelques cars blancs s'installent sur le côté de l'église, pour permettre aux CRS de prendre les manifestants à revers. Ces derniers traitent les premiers de fachos, amabilité immédiatement remerciée par une lacrymo, tandis que d'autres discutent avec ceux restés à l'arrière essayant de les convertir à leur cause, et de se séparer sur un « bon courage » (et je ne pense avoir été assez naïf pour les confondre avec des flics en civil en mission d'infiltration). C'est qu'« ils font leur métier », ai-je encore entendu ailleurs, avec tout le respect qui se doit à celui qui fait son métier. Tout comme les pompiers que l'on laisse éteindre les feux...

Bizarrement, la rue La Boétie, de l'autre côté, côté Miromesnil, est éteinte, pas d'éclairage public, toujours déroutant à Paris. La circulation automobile n'est pas fermée, elle se faufile entre les restes de barricade, pour finir en cul de sac sur les véhicules de police. Quelques instants plus tard, un convoi d'une vingtaine de véhicules de la BAC arrive toutes sirènes hurlantes. Preuves l'une comme l'autre que la maréchaussée est dépassée.

Pour finir, je remonte le Faubourg Saint Honoré pour échouer sur un barrage de CRS. Un vrai, un de ceux que l'on ne passe pas. Il me faudra donc contourner les lieux de pouvoirs, bien protégés à chaque axe pouvant y conduire par plusieurs dizaines de CRS. La symbolique se suffit à elle-même. Je finis mon circuit sur le boulevard Malesherbes où je vois arriver les véhicules verts de la Propreté de Paris prêts à entrer en action, comme à chaque manifestation, le ballet parfaitement réglé. Mais contrairement à ce qui se fait d'ordinaire, ils sont précédés d'une tractopelle jaune... il faudra bien repousser l'IPN...

20h30, retour à La Chapelle où je retrouve d'autres pauvres essayant de fourguer à encore d'autres pauvres leurs Malboro de contrebande. Le quotidien...